

Trois coups résonnèrent sur la porte de la chambre de Leër, puis des bruits de pas s'éloignèrent le long du couloir. Leër s'étira. Le drap sous lequel elle s'était pelotonnée avait presque entièrement glissé au pied du lit sans qu'elle s'en fût même aperçu. La tiédeur de la nuit avait été bien plus que suffisante.

Les volets fermés laissaient filtrer une pénombre salutaire pour les yeux de l'ambassadrice encore gorgés de sommeil. Elle bâilla puis plaça ses bras en croix tandis qu'elle passait sa jambe droite au-dessus de sa jambe gauche. En haut de son bassin, elle sentit deux vertèbres craquer. L'éveil commençait à s'imposer. Elle ramena sa jambe droite à sa place initiale et d'un mouvement du dos et des épaules, elle s'assit en tailleur sur le matelas tout juste assez spacieux pour elle. Elle se frotta les yeux. C'était la dernière journée de voyage.

Autant elle avait hâte d'arriver à Jikiol-Hel, autant elle appréhendait de devoir passer une nouvelle journée dans ce véhicule apathique. Certes, elle n'y était plus seule, mais le groupe qui l'y avait rejointe n'avait de compagnie que le nom. Lorsque la diligence avait quitté Kur-Sylel, nom du petit avant-poste qui servait de bureau de frontière entre la Haute-Seigneurie et le Royaume Oktaro, elle avait tenté d'engager la conversation avec les soldats qui l'accompagnaient, mais aucun d'eux n'avait desserré les lèvres un seul instant. Ils étaient demeurés immobiles et coi durant les sept heures qu'avait duré le trajet et n'avaient pas manifesté le moindre intérêt envers Leër ou les questions qu'elle leur avait posées ni même semblé bouger. Ils s'étaient assis, avaient regardé devant eux, et ne s'étaient redressés que lorsque leur véhicule était finalement arrivé au relais dans lequel ils venaient de passer la nuit.

Durant ce laps de temps, Leër s'était peu à peu sentie sombrer dans une sorte d'indolence imposée. Au début, elle avait, face à ce silence spacieux qu'elle n'avait pu rompre, observé chacun de ses *compagnons* de route, plus pour retarder un ennui qui ne manquerait pas de poindre que pour véritablement parvenir à les différencier les uns des autres, mais face à l'uniformité quasi totale de leur tenue autant que de leurs traits, elle avait rapidement abandonné pour se laisser glisser dans ce qui ne pouvait être comparé qu'à une macération molle. Seule, elle se serait permise de se déplacer d'une fenêtre à l'autre, de regarder le paysage changer au fil des kilomètres, de s'allonger et peut-être même de somnoler durant quelques heures, mais la présence des soldats avait empêché tout cela et l'avait même contrainte à se comporter comme eux, à rester à sa place et à fixer l'absence qui flottait tout autour d'elle, imperméable à tout ce qui aurait pu être dit et échangé, soucieux uniquement de la destination.

Après ce qui lui avait semblé être plusieurs heures d'un silence aux allures mortuaires, elle était allée se réfugier dans ses souvenirs, à se rappeler les histoires qu'elle avait entendues, le chant que fredonnait sa mère quand elle était affairée à la préparation d'un plat qu'elle aimait et les facéties auxquelles s'adonnait parfois son père lorsqu'une tempête faisait craquer les planches des murs, ses longues sorties dans les vastes étendues fleuries qui entouraient la maison de ses parents et desquelles elle revenait, pleine de tranquillité, jusqu'à sa mère qui l'attendait tout en tapant du pied devant la porte d'où se déversait les arômes complexes du repas qu'elle avait concocté. Puis elle pensa à ces années de solitude entre les murs d'Odoril, à ces longues, longues soirées d'hiver de sa première année d'apprentie dans ce long, très long couloir qui leur servait de dortoir, à elle et à près d'une centaine d'autres enfants qui tout comme elle n'avaient pas eu d'autre choix que dormir à cet endroit, les yeux débordants de larmes et les dents serrées pour étouffer les sanglots qu'elle sentait monter à l'intérieur de sa poitrine, à ces leçons qui n'en finissaient pas, données par un de ses nombreux enseignants qui, bien que pétris par le savoir et l'expérience de dizaines d'années d'existence, avaient cette aridité de voix qui pousserait même le coeur le plus généreux à la déliquescence. Durant ces moments et bien d'autres encore, les secondes avaient eu l'air de revêtir le manteau de l'éternité, s'étirant encore et encore jusqu'à ce qu'il ne paraisse y avoir plus qu'elles à jamais, mais cela n'avait jamais empêché le temps de passer; à chaque fois, le moment s'était terminé, un autre avait pris sa place et tout avait continué d'être et de changer, inlassablement, irrémédiablement. Parfois en mieux. Parfois non.

Face à ces petits fragments d'infinité, Leër avait appris à attendre. Attendre qu'ils éclosent ou se fanent. C'était ce qu'elle avait toujours fait. Aussi s'arma-t-elle de patience et, lorsque sous les roues de leur diligence la route avait perdu le rythme rapide et claquant qu'elle avait maintenu depuis leur départ pour un ballotement qui rappelait le rythme des vagues, Leër avait su qu'ils étaient arrivés à la fin de la première partie de ce voyage. Une fois le véhicule arrêté, le soldat à sa droite avait tendu sa main droite, premier mouvement qu'il accomplissait depuis qu'il s'était assis à côté de Leër, avait saisi la poignée et ouvert la porte, laissant ainsi pénétrer la lumière d'un crépuscule encore jeune puis il était sorti et s'était placé à côté de la porte comme il l'avait fait au début de leur voyage, invitant ainsi l'ambassadrice à l'imiter et sortir.

L'auberge qu'elle avait trouvé face à elle avait cette même apparence qu'ont toutes les auberges dans lesquelles Leër s'était un jour rendue: le même mur de pierre à l'apparence

humide et luisante, la même porte de bois lourd aux planches recouvertes d'un vernis foncé rendu terne par les milliers de mains qui s'y étaient attardées, la même pancarte ballante sur laquelle un nom aux consonances hospitalières avait été peint en lettres grasses et claires, la même cheminée depuis laquelle une fumée qui sentait la viande grillée sortait et bien d'autres détails encore qui, s'ils avaient été considérés séparément les uns des autres, auraient pu n'être considérés que comme une sorte d'hommage indirect aux établissements d'hébergement qui peuplaient la Haute-Seigneurie mais qui, ainsi agglomérés, attiraient sur eux même le regard le moins soupçonneux.

Un élément, cependant, distinguait ce bâtiment de tous ses homologues: alors que, par delà la frontière nord, la taverne était très souvent au coeur de la vie du village et se trouvait, par extension, au coeur de ce dernier, cette bâtisse était au contraire isolée, reléguée aux confins de la périphérie comme l'aurait été un hôpital de fortune dédié aux maladies infectieuses. Cependant, Leër ne s'en formalisa pas. Elle était, après tout, dans un royaume différent du sien, avec ses coutumes propres. S'attendre à ce que les mêmes codes soient observés dans leur intégralité d'un côté comme de l'autre de la frontière aurait été une grossière erreur.

Elle avait marché jusqu'à l'auberge et y avait pénétré pleine d'un désir d'un bon dîner arrosé d'un vin local tandis qu'elle aurait écouté d'une oreille discrète les histoires qui auraient été racontées par les autres clients mais elle déchantait à peine le seuil franchi: l'auberge était vide. Seul l'aubergiste, assis derrière un comptoir dont chaque détail, de la teinte d'un brun jaunâtre jusqu'à l'abrasion du bord extérieur, manifestait d'une fréquentation de tous les instants, était présent, un bock de bière qu'un fragment de mousse venait discrètement orner posé nonchalamment devant lui sur le bord duquel il laissait traîner un doigt paresseux comme s'il s'attendait à ce que son verre se mette à chanter. Ne s'étant tout d'abord pas aperçu de l'arrivée d'une cliente, il avait continué de faire glisser son doigt sur le rebord de son verre puis, sans doute lassé de son petit manège, il avait saisi son verre d'un mouvement sec et l'avait vidé d'un trait comme si ce dernier n'avait contenu que de l'eau. Lorsqu'il s'était reculé du bar, sans doute pour se resservir, Leër s'était dirigée vers lui et lui avait demandé d'en tirer un second pour elle. En réponse à ces mots auxquels il ne s'était pas attendu, il avait sursauté en émettant une sorte de petit cri strident qui dénotait avec cette morphologie qu'ont les tenanciers et avait fixé Leër d'un oeil suspicieux, comme s'il doutait de la réalité de sa présence en ces lieux.

Après qu'il se fut remis de sa surprise initiale, il avait conduit Leër à une petite chambre spartiate et était reparti aussi sec lui préparer son repas. À peine était-elle revenue dans

la salle principale qu'une grande assiette pleine de légumes divers rôtis avec attention et agrémentée de deux tranches d'une viande au fumet envoûtant lui furent apportées. Voyant que le tavernier s'éloignait d'elle d'un pas traînant, elle l'avait convié à se joindre à elle afin de discuter. Ni une, ni deux, l'homme avait pivoté sur ses talons, saisi une chaise et pris place en face de Leër et avait engagé la conversation. Il n'avait pas fallu longtemps à l'ambassadrice pour se rendre compte que cet homme souffrait d'un isolement profond et que la présence d'un client, quel qu'il fut, dans son établissement était bien plus qu'une simple besogne: à la moindre question posée, il s'était lancé dans un monologue alambiqué qui avait nécessité toute l'attention de Leër afin d'extraire le nécessaire du superflu. Leër, quoique fatiguée par le trajet qu'elle venait d'accomplir, avait accueilli avec une certaine félicité cette profusion de paroles qui avait contrasté si intensément avec la sécheresse des mots qui avait caractérisé sa journée.

Leër quitta son lit et se dirigea vers la petite bassine d'eau que l'aubergiste lui avait apporté juste avant qu'elle n'aille se coucher. Elle y plongea ses mains rassemblées en coupe tout en se penchant vers elle et s'aspergea le visage. Malgré sa tiédeur, elle sentit l'effet revigorant de l'eau sur sa peau, la dissipation des dernières traces de somnolence qui la retenaient. Elle prit ensuite la petite serviette qui lui avait été fournie, s'essuya le visage et se rendit jusqu'à la fenêtre et les volets dont elle était parée et les ouvrit d'un coup sec. Au dehors, une brise paresseuse faisait danser les vastes étendues herbeuses d'un vert qui commençait par endroit à tirer vers le jaune, signe de la chaleur grandissante qui allait bientôt faire main basse sur la vaste étendue qui constituait le corps du royaume Oktaro.

L'impression étrange qu'elle avait ressenti la veille, alors qu'elle conversait avec l'aubergiste, reflua en elle. Ce paysage, malgré la paix qui s'en élevait, était en profonde inadéquation avec le lieu où elle se trouvait: il n'aurait jamais dû être possible pour un client d'une auberge qui reproduisait si bien toutes les caractéristiques de sa fonction en Haute-Seigneurie d'avoir un tel panorama.

«Vous n'êtes pas la seule à avoir pensé cela» lui avait répondu le tavernier après qu'elle l'eut interrogé à ce sujet. «Moi aussi, quand je suis arrivé, j'ai été surpris par la position du bâtiment par rapport à Ozsled-Dil-Uchtel. Au début, j'ai pensé que c'était juste parce que le village était en expansion, et que les Oktaros avaient prévu de l'agrandir au moins jusqu'à ici. Mais après quelques semaines, j'ai bien compris que je m'étais fait des illusions. Le village ne

va pas grandir, et s'il le devait, il irait dans l'autre direction. Pas par ici.

- Pourquoi vous dîtes cela?» lui avait répondu Leër, inquiète.

«Pas pour n'importe quoi de dangereux ou quoi que ce soit, je vous rassure. On est en sécurité ici. Y a parfois des bêtes qui s'approchent un peu, mais c'est plus de la curiosité qu'autre chose. Elles ont plus peur de nous que nous d'elles. C'est plus que les Oktaros, vous voyez... ce ne sont pas les personnes les plus agréables avec les gens comme nous. C'est pas quelque chose qui passe par les mots ou par les actes, même si j'ai déjà entendu des personnes, des gens de chez nous, j'veux dire, qui avaient quitté Jikiol-Hel pour retourner dans notre Royaume qui disaient que, là-bas, les gens sont vraiment pas du tout aimables avec ceux qui sont pas Oktaros.

- Je pense savoir de quoi vous parlez. J'ai dû intervenir pour quelque chose dans ce genre, hier soir. Un groupe d'humains avait... tenté de voler des Oktaros et jouait la carte du racisme pour monter la population contre ceux qu'ils avaient volés.

- J'sais de quoi vous parlez, et c'est pas ça. Y a des imbéciles dans notre Royaume, c'est certain. Si vous voyiez mon cousin, vous sauriez de quoi je parle. Ce gars-là est bête comme une pierre qui dévale une colline. Mais c'est pas d'ça que j'parle. Ici, c'est pas juste comment les gens agissent, c'est comment ils vous r'gardent aussi. Au début, j'allais dans Ozsled pour ach'ter de quoi de particulier, des choses qui viennent pas de chez nous mais qui sont bonnes pareil, mais il m'a pas fallu longtemps pour comprendre que j'étais pas l'bienv'nu dans les rues, et encore moins dans les échoppes. Ils nous aiment pas. Y a pas d'aut'façon de l'dire.»

Il était alors parti dans une description exhaustive de plusieurs expériences qu'il avait vécues depuis son arrivée dans le Royaume, expliquant avec une profusion de détails qui laissèrent Leër pantoise comment la population d'Ozsled-Dil-Uchtel avait réagi à ses incursions dans leur village, comment certains marchands, tout d'abord réticents à sa présence dans leur boutique, étaient devenus au fil du temps de plus en plus antipathique à sa présence, jusqu'à ce que, finalement, il ne pût plus même y acheter quoi que ce soit, l'obligeant à se contenter des livraisons de nourriture et de boisson qui provenaient de la Haute-Seigneurie et qui étaient acheminés jusqu'ici afin de remplir les réserves de l'auberge.

«Après, s'pas qu'j'aime pas ce qui vient d'chez nous» dit-il en guise de conclusion à son récit, les mains posées autour de sa chope vide, ses yeux d'un éclat vitreux fixant le fond avec un profond regret. «C'est juste que quand j'suis v'nu ici, j'pensais qu'j'allais vivre

quéqu'chose de plus exotique que d'rester dans s'te bâtisse à manger la même chose que quand j'étais d'l'aut' côté.

- Et vous n'avez pas pensé partir? Retourner dans votre ville natale?

- Pour y faire quoi?» avait-il répondu sur un ton rêche et claquant qui fit presque sursauter Leër. «Mon idiot de frère est à la tête de la manufacture d'nos parents, et ma soeur, elle est partie des Moulins avec son mari pour Port-d'Argent. Son bonhomme, y fait des affaires dans la pêche qui sont bonnes, pi ma soeur est forte avec les chiffres, et elle aime pas l'chaud et moi j'aime pas l'froid.»

Il était alors tombé dans un mutisme morne qui s'était prolongé pendant près d'une minute durant laquelle Leër put presque sentir la profusion des regrets qui ceignaient l'homme face aux choix qu'il avait accomplis. Puis il redressa la tête, ses yeux et sa peau un peu plus gris qu'auparavant, et reprit:

«Tout ça pour vous dire, Dem Ambassadrice, que s't'endroit où on est, il est pas comme ça pour rien. Il est comme ça pour qu'les voyageurs comme vous, ils s'sentent chez eux et qu'ils aient pas l'envie d'aller j'ter un oeil dans l'village.»

La conversation avait ensuite dérivé sur différents sujets, sur l'état de la vie en Haute-Seigneurie, sur l'ambiance qui régnait à Odoril, et toutes ces petites choses que les expatriés souhaitent apprendre sur ces lieux qu'ils ont quittés. Enfin, lorsque la rigueur du trajet qu'elle avait accompli avait finalement eu raison de sa concentration, Leër s'était poliment excusée de devoir ainsi quitter la table et la conversation et avait pris le chemin de sa chambre.

Ses affaires rassemblées et la porte fermée, Leër descendit les marches d'un pas tranquille, ne sachant si, après toutes les boissons qu'il avait avalées, l'aubergiste serait en état de se réveiller de si bonne heure mais elle le trouva à son poste, ses yeux certes cernés mais ouverts, en train de finaliser le déjeuner de Leër. Elle s'installa près du foyer qu'un petit tas de vieilles cendres grises justifiait et attendit patiemment. Lorsque son repas vint, elle fit signe à l'aubergiste de se joindre à elle, ce qu'il déclina poliment, et attaqua avec empressement les tranches de pain noir tartinées de fromage de chèvre agrémentées de confiture de mûres, une spécialité de la région du tavernier, tout en buvant un thé blanc au discret parfum de jasmin. Une fois rassasiée, Leër remercia chaleureusement le tavernier, tant pour la conversation que pour le service, et sortit de l'auberge. La diligence était là, à la même place que le jour précédent, comme si elle n'avait pas bougé, le même Oktaro se tenant dans la même position qu'il avait

eue lorsqu'il avait invité Leër à descendre.

Une fois à l'intérieur, l'ambassadrice sentit que l'atmosphère était différente de celle du jour précédent: à l'indifférence paisible avait succédé une tension dont la lourdeur d'airain semblait pouvoir faire ployer jusqu'à la monotonie de la veille à laquelle elle était en train de succéder. Plus encore, elle put observer quelques légers changements dans ce qui lui avait paru être le modèle à partir duquel ils avaient tous été moulés: sur le soldat qui se trouvait face à elle, c'était un froissement juste en-dessous du col, sur celui qui se trouvait à la droite du premier, c'était une tache sur le bord de la manche gauche, sur celui qui se trouvait de l'autre côté de la banquette, c'était une auréole très légèrement violacée à mi-chemin entre sa mâchoire droite et son oeil et, pour les deux autres, ceux qui se trouvait de chaque côté d'elle, c'était un regard un peu plus présent, des mains un peu plus alertes et très certainement, si Leër avait pu les observer avec attention, d'autres petites choses presque insignifiantes qui auraient toutes concordées à établir une conclusion à la fois évidente et secrète: une dispute avait éclaté entre eux. La raison lui était inconnue, mais malgré son désir presque irrépressible de la découvrir, elle s'empêcha de les questionner, sentant que la moindre allusion même indirecte sur ce sujet ferait bien plus que dissiper l'allure blafarde du trajet à venir.

De nouveau résignée à cette lassitude future qu'elle avait déjà expérimentée le jour précédent, Leër s'écrasa dans la contemplation de son paysage intérieur, rappelant à elle le velours herbeux des collines de Crous ville, les multiples couleurs des champs de fleurs qui entouraient Soulevin, l'activité douce des cohortes paysannes de Pierre-Levée à laquelle avait succédé la puissante festivité dont ils avaient fait preuve durant cette soirée qu'elle avait passée avec eux. Était-ce ainsi et maintenant qu'allait renaître en elle ce sentiment qu'elle n'avait pas ressenti depuis ses premières nuits dans les dortoirs des guildes? Ne faudrait-il qu'un simple trajet monotone pour que resurgisse en elle ce mal du pays?

Certainement pas, se dit-elle tout en serrant les dents et les poings aussi discrètement que possible; elle ne laisserait pas cela se produire. Elle ne le permettrait pas. Avoir le mal du pays n'avait aucun sens dans son existence. Depuis la nuit durant laquelle ses parents avaient été tués, toutes ses actions avaient été dirigées vers ce but unique: faire des Cinq Royaumes plus que de la seule Haute-Seigneurie le théâtre de sa destinée. Elle avait tout abandonné pour cela: la maison qui l'avait vue naître, le village dans lequel elle avait grandi, ses amis, ses habitudes, la promesse de souvenirs de tendresse partagés avec celles et ceux avec qui elle aurait pu partager sa vie, elle avait tout rejeté pour cet espoir de voir un jour les peuples de

l'Alliance unis par autre chose que la seule menace des Nomolyths. Ce qu'elle était en train de ressentir n'était rien d'autre que l'expression d'une attente qui n'avait pas encore atteint son terme. Bientôt, très bientôt, elle serait plongé dans ce monde qu'elle avait appelé de ses vœux, découvrirait des coutumes et des idées auxquelles elle n'aurait jamais même imaginé exister, rencontrerait des personnes avec lesquelles elles se développerait et qu'elle aiderait à développer en retour et ensemble ils ouvriraient ce monde encore trop clos, provoqueraient une explosion de partage et de développement culturels qui aboutirait à la naissance d'une adelphité qui effacerait toute discrimination pour ne laisser que la paix sans contrainte. Tel était son rêve, non, son *objectif*, et elle ne se laisserait pas distraire par des trivialités comme ce mal du pays.

Décidée à ne pas se laisser apatir par cet émoi dont elle ne voulait pas, elle voulut sortir le dossier qu'elle avait reçu de Fain-Dortan après leur petit entretien afin d'en parcourir les pages avec attention lorsqu'une enveloppe froissée et à moitié pliée dans le fond de son sac attira son attention. Elle la saisit et en considéra le sceau; c'était celui de son maître et père adoptif, Mazh Ulek Lom Lomina. Dans l'excitation de son trajet, elle en avait oublié cette lettre qu'il lui avait remise au moment de son départ. Elle la décacheta et en sortit les quelques feuillets qu'une écriture qui aurait paru quasiment illisible pour la majorité du monde remplissait et qui la firent sourire. Qu'importait la situation, son maître n'était pas du genre à se laisser aller à la concision.

Consciente que les soldats qui l'accompagnaient ne briseraient pas leur apathie pour si peu, Leër se mit à lire la lettre avec la voracité de la découverte, se laissant aller à quelque ricanement discret lorsqu'elle trouvait un jeu de mots dont son maître était friand, refoulant le semblant de larmes qui perlait à la commissure de ses yeux lorsque le père transparaisait au travers de ses appels à la modération et ses demandes de communication, roulant des yeux quand il lui rappelait la nécessité de respecter les formes et les codes qui lui avaient été enseignés, tant par lui que par ses autres professeurs, jusqu'au dernier feuillet face auquel elle ne put s'empêcher d'émettre un fin sanglot tout plein d'une reconnaissance douce:

«Enfin, ma chère, chère Leër, en guise de dernier cadeau afin de te féliciter pour ta dévotion aux enseignements et à la mission de notre ordre, je vais à présent te raconter, à toi si friande d'aventures et d'exploits, un chapitre de la Guerre Odienne que j'ai toujours gardé par devers moi. Après en avoir pris connaissance, libre à toi de décider quelles conclusions en tirer.

C'était durant la dernière année de la guerre, alors que l'Alliance des Cinq Royaumes, remportant victoire sur victoire, s'apprêtait à enfin repousser les Nomolyths hors de

nos terres. La compagnie dans laquelle j'étais affectée était en charge de mener une expédition dans les ruines d'Olod-Mar, une petite ville qui se situait au nord d'Ibael-Bourg. La cité avait été conquise plus de quatre années par les Nomolyths et, durant les semaines qui précédèrent mon histoire, avait également été le théâtre de nombreux et violents combats. Tout ceci l'avait profondément transformée. Notre mission était une mission de reconnaissance: nous devions explorer la ville afin d'y déceler la moindre activité Nomolyth et rapporter ce que nous aurions pu découvrir à notre lieutenant-colonel. Nous ne devions jamais directement intervenir nous-mêmes. Séparés en escouades de quelques soldats chacune, nous parcourions les rues sous le couvert des décombres aussi silencieusement que possible. Je me souviens encore de la tension qui nous ceignait tous et qui se manifestait, plus que de toute autre manière, dans le regard que nous nous portions les uns les autres. Il existe de nombreux récits de guerre, mais aucun n'a jamais réussi à exprimer cette tension des sens, cette effleurement perpétuel avec la fin de l'existence comme le fait le regard de celui qui vit un pareil moment. Le moindre bruit, le plus infime mouvement devient la source d'un déchaînement de l'imagination qu'aucune suite de mots ne parviendra jamais à véritablement retranscrire. Trop de choses se passent en trop peu de temps pour cela. Pour parvenir à cela, il faudrait que l'écriture puisse figer le temps de celui qui lit et s'adresser à lui non pas en mots, ni même en image, mais en ce qui ne peut être décrit autrement qu'en émotions brutes. Mais je ne vais pas discourir sur ce sujet plus longtemps.

Mon groupe et moi, nous étions dans les rues de l'ancien faubourg nord, pareils à des goupils furetant dans les amas de neige jeune la promesse de traces fraîches lorsque nous entendîmes, à quelques centaines de mètres à l'ouest de notre position, deux détonations que nous ne pouvions manquer de reconnaître. Dans une concertation silencieuse, nous décidâmes que deux d'entre nous se rendraient en éclaireurs jusque sur les lieux, tandis que les trois autres se tiendraient à distance prudente, prêts à rebrousser chemin si un danger trop grand se manifestait. J'étais l'un des deux éclaireurs. Non pas que mon courage m'y prédisposait. J'avais plutôt tendance à préférer l'arrière-garde que l'avant. Le sort en décida autrement et je m'avançai donc, à mes côtés un camarade qui, tout comme moi, chérissait trop la vie pour choisir volontairement de la mettre sur la balance. Cette distance qui nous séparait de la source du bruit furent parmi les plus longues que j'eus jamais à franchir, chaque pas appelant à lui cinq pas allant en sens opposé. Nous réussîmes pourtant, à force d'efforts et d'encouragement réciproques bien que muets, à atteindre une ancienne place devenue un champ de ruines dont l'apparent silence ne pouvait être, dans mon esprit comme dans celui de mon compagnon,

qu'une preuve indubitable d'une embuscade prête à se refermer sur nous. Face à l'urgence de la retraite, nous commençâmes à revenir sur nos pas lorsque, depuis la carcasse d'une ancienne tour qui se trouvait à à peine une vingtaine de mètres de nous, j'entendis un bruit auquel je ne pus m'empêcher de répondre: celui d'un appel à l'aide.

Dès l'instant où je l'entendis, la peur du piège potentiellement tendu ne fut plus qu'un faible son de corne de brume dans le brouillard lointain. Je devais intervenir. Mon compagnon essaya bien entendu de m'en dissuader, arguant avec justesse que cet appel était peut-être le point de départ de l'embuscade qui nous attendait. Il avait raison, bien entendu, mais je ne pus me contraindre à simplement reculer. Si je pouvais sauver une vie, aucun risque n'était trop grand. Je m'approchai donc à pas menus de l'origine de l'appel, guettant tout autour de moi le moindre signe qui aurait pu constituer une menace, me faufile entre les amas de roches brisées et les restes de charpentes noircies par les flammes jusqu'à pénétrer dans un renforcement qui ne devait son existence qu'à un accord licencieux entre la gravité et la la nécessité et dans lequel je découvris celle qui avait appelé à l'aide.

Cette jeune femme, soldat tout comme moi mais d'un autre corps d'armée, avait elle aussi été envoyée en patrouille dans cette zone afin d'en vérifier la sécurité. Lorsque son groupe était arrivée en vue de la place, ils avaient envoyé, tout comme nous avions planifié de le faire, deux personnes en reconnaissance pour en vérifier la sûreté avant que le reste du groupe ne les rejoigne. Le lieu ayant semblé sûr, ils s'étaient regroupés et avaient repris leur avancée lorsqu'ils furent attaqués par un ennemi embusqué. Des cinq soldats qui composaient son unité, elle était la seule survivante et ne devait son état qu'au fait qu'elle avait été la dernière ciblée, ce qui lui avait laissé le temps de tirer deux coups de feu avant d'être blessée à son tour. Sans doute de peur que les détonations n'attirassent un groupe trop grand pour lui, le meurtrier avait pris la fuite, et elle s'était réfugiée là dans l'espoir que ses tirs eussent été entendus.

Lorsque je me suis agenouillé auprès d'elle, il ne me fallut qu'un instant pour comprendre qu'il ne lui restait que quelques minutes à vivre. Elle le savait également. Aussi, plutôt que de me supplier de la sauver, elle se mit à me parler, d'une voix si calme, si exempte de crainte que je ne pus réprimer le frisson d'admiration qu'elle provoqua en moi. Elle me parla de son plus tendre souvenir, de ce moment de béatitude qu'elle avait vécu lorsque, tout jeune enfant, elle avait aidé ses parents à libérer un chevreau qui se présentait mal, et de son plus grand regret, de ne pas avoir pu aider la vie à s'épanouir autant qu'elle l'avait voulu. Lorsqu'elle sentit que sa fin approchait, elle prit ma main dans la sienne et la serra comme

jamais personne ne l'avait fait et ne le fit par la suite et me fit promettre de le faire à sa place, de tout faire pour protéger la vie.

J'eus à peine le temps de lui faire cette promesse que sa main devint inerte entre mes doigts. Je la regardai alors, et dans ce corps à présent sans vie, je me vis, moi; la seule différence entre elle et moi n'avait tenu qu'en une seule petite chose: huit minutes. Huit petites minutes qui avaient décidé de son sort plutôt que du mien.

Peu de temps après que je fus revenu à notre camp, le lieutenant-colonel vint me voir. Ma cheffe d'escouade lui avait fait son rapport. Il s'assit à côté de moi et me demanda de lui raconter ce que j'avais vécu. Une fois que je l'eus fait, il me dit ceci: «Cette femme était un véritable soldat. Le genre de soldats que tout chef d'armée souhaite avoir. Bon nombre de soldats ont rejoint les rangs de l'armée car ils veulent être des héros. Ils veulent *protéger*. Cependant, ils oublient tous que vouloir protéger nécessite la présence d'une menace, qu'en exprimant un tel désir, ils appellent le conflit de leurs vœux. Cette femme était très certainement différente d'eux. Tout comme toi. Ton camarade d'escouade m'a rapporté ce que tu lui as dit et fait. Tu n'as pas hésité un seul instant à te porter au secours de la personne qui avait besoin d'aide. Pour toi, la vie de cette femme avait plus d'importance que la tienne. Cette charité sans limite dont tu as fait preuve constitue ta valeur, Lomina. Ne la perds pour rien au monde.»

Je n'ai jamais pu avoir d'enfant issu de moi. La guerre me l'a interdit. Mais lorsque je t'ai vue pour la première fois dans les rangs des apprentis de notre guilda et que je t'ai entendu exprimer pourquoi tu avais rejoint nos rangs, j'ai compris que j'avais enfin rencontré celle qui me permettrait de tenir ma promesse. Tu as dit que tu voulais devenir ambassadrice car tu voulais avoir les connaissances et les moyens d'aider ceux qui en ont besoin. Dès cet instant, Leër, j'ai compris que tu n'avais pas choisi de rejoindre la guilda simplement pour le pouvoir que tu pourrais en tirer mais pour ce qu'il te permettrait de donner et, par cela, que tu étais ma fille. Pas de corps, mais d'esprit.

Prends soin de toi, ma fille, et donne des nouvelles à ton père quand tu le pourras. Il les attendra avec impatience.»

Ainsi se terminait la lettre. Leër la fixa un long moment, puis la plia et la remit dans son enveloppe. Elle comprenait à présent la question que lui avait posée Sarantha au sujet de l'attitude de Mazh Ulek à son encontre, et l'erreur que représentait sa réponse. Ce n'était pas qu'une simple relation Maître-apprentie. La confiance que Mazh Ulek avait en elle était aussi

forte que celle que son père et sa mère avaient eu en elle, et elle s'étendait aussi loin que l'amour que ses parents avaient ressenti pour elle. Qu'elle ne fût pas issue de sa chair n'avait aucune importance pour lui. Il l'aimait comme sa fille.

D'un revers de la main, elle essuya les traces d'humidité que ses pensées avaient fait perler aux coins de ses yeux et considéra de nouveau la lettre qu'elle tenait. Son maître ne savait décidément pas être autrement que prolix lorsqu'il s'adressait à elle, ce qui aurait pu être vu comme un grand désavantage dans un monde qui voyait la concision comme l'un des arts majeurs du discours. Cela n'était toutefois pas un problème dans leur relation, et il le savait bien. C'était pour cette raison qu'il n'hésitait pas à plonger dans toutes sortes de détails lorsqu'il s'adressait à elle, même lorsque son propos initial était justement de lui faire comprendre qu'elle ne devait pas se laisser emporter par le fil de ses idées lorsqu'elle discourait en présence de membres d'une autorité gouvernementale. Une ambassadrice se doit d'aller droit au but sans rien dire de plus que ce qui lui est demandé de dire.

Elle n'aimait pas cela. Ne se limiter à dire que l'essentiel était le premier pas vers la sécheresse de la communication, et seule la communication permettait d'établir une véritable relation entre les personnes, qu'importent leurs origines ou leur loyauté. Ne se limiter que à ce qui doit être dit revenait à considérer que l'autre ne méritait pas de découvrir la part humaine de la personne qui s'exprime, et qu'en conséquence, l'autre n'avait pas non plus à exprimer quoi que ce soit de sa propre personne. Un discours accès exclusivement sur l'essentiel revenait à faire de chacun des interlocuteurs un outil pour l'autre.

À chaque fois que Leër pensait à cela, elle sentait son corps entrer dans une sorte d'état de choc. Elle refusait d'être ainsi. Elle l'avait toujours refusé. À plusieurs reprises, cela avait presque failli lui coûter sa place potentielle dans la guilde, mais à chaque fois, elle s'en était tirée de justesse. Elle n'était pas dupe. Elle savait que son maître avait très certainement intercédé en sa faveur à plusieurs reprises, même si jamais personne ne lui en avait fait mention.

Un concert de hennissement suivi d'un arrêt brusque de la diligence tira Leër de ses pensées. À ses côtés, les soldats sortirent eux aussi de leur semblant de léthargie et écartèrent les rideaux, plongeant l'intérieur du véhicule dans un océan de lumière qui obligea Leër à plisser les yeux. Après quelques secondes nécessaires afin de s'accoutumer, elle tenta de discerner ce qui avait provoqué leur immobilisation, mais les têtes des soldats Oktaros l'en empêchèrent.

«Pouvez-vous me dire ce qui se passe?» leur lança-t-elle sur un ton qui mêlait le commandement à la requête.

«Rien de bien important, Dem ambassadrice» dit l'un des soldats. «Juste quelques animaux sauvages qui ont été attirés par nos chevaux. Restez à l'intérieur, nous allons nous en occuper», et d'un mouvement dont la coordination faillit presque surprendre Leër, les cinq Oktaros plongèrent au dehors, leur arme au clair, et bondirent hors de vue. Happée par l'excitation du changement, Leër ne put s'empêcher de faire basculer la porte qui se trouvait à sa gauche et de sortir, son bras droit calé contre la paroi de bois afin de pouvoir retourner à l'intérieur de l'habitable au premier signe de danger. Cependant, ce qu'elle vit lui fit comprendre que les paroles que le soldat lui avait adressées n'étaient pas surfaites. Les cinq soldats, que le conducteur avait rejoint, s'étaient séparés en trois groupes de deux, chacun repoussant une créature d'un peu plus d'un mètre de long aux poils courts et fauves dont les pattes étaient garnies de griffes sans conteste acérées et de crocs non moins dangereux. Leër avait lu des descriptions agrémentées de dessins représentant ces animaux dans différents livres qui traitaient des faunes sauvages des Cinq Royaumes. Ces créatures, dont le territoire de prédilection s'étendait sur les Royaumes Oktaro et Matapi, ne posaient plus de problèmes qu'aux individus isolés, mais cela n'avait pas toujours été le cas. Avant que les deux Royaumes ne fussent pleinement établis, les tribus Oktaris avaient souffert de très nombreuses pertes sous les crocs des prédateurs. Aussi, dès que leur Royaume eût été unifié, l'une des premières actions communes qui furent menées fut de repousser ces animaux loin des zones habitées. Cela avait abouti à une diminution drastique de leur nombre, et une sécurité plus grande sur les routes, même si des incidents pouvaient encore se produire, comme elle était en train de le constater.

La situation actuelle n'avait pour autant pas l'air d'être réellement un problème pour les six soldats. Armés de leur épée, ils parvenaient sans difficulté à repousser l'assaut des félins qui, après quelques minutes, cessèrent de montrer l'arrogance qu'ils avaient déployée au tout début de l'incident et s'enfuir sans avoir même infligé la moindre blessure aux Oktaros. Ce n'était cependant pas le cas d'un des chevaux de tête qui avait subi plusieurs morsures et griffures profondes et semblait désormais incapable de pouvoir soutenir le rythme qu'il avait eu jusqu'ici. Après avoir été détaché du convoi, il fut sommairement soigné et le véhicule reprit la route. Moins de trente minutes plus tard, la diligence atteignit un relais où le cheval blessé ainsi que le reste du convoi furent laissés pour être remplacé par un attelage frais, et elle repartit vers Jikiol-Hel qui, selon les maigres informations que Leër obtint alors, ne se trouvait plus qu'à trois heures de route.

Deux heures passèrent dans le même silence lancinant qu'auparavant jusqu'à ce

que, sans crier gare, la diligence ralentisse jusqu'à se trouver pratiquement à l'arrêt et que la trappe qui menait au conducteur s'ouvrît.

«Dem Iss Ruy, si vous voulez bien venir me rejoindre» lui proposa le meneur, «nous arriverons bientôt en vue de Jikiol-Hel.»

Extatique non seulement du fait qu'on lui ait adressé la parole mais aussi de pouvoir enfin s'extraire de l'ambiance lourde qui régnait à l'intérieur que de pouvoir finalement profiter du dehors, Leër passa presque au-dessus du soldat qui faisait montre de lui ouvrir la porte et, ni une ni deux, se retrouva assise aux côtés du conducteur qui, une fois qu'il se fût assuré que sa compagne de banc était bien assise, fit repartir les chevaux.

Pendant une quinzaine de minutes, la plaine dorée sur laquelle des troupeaux d'herbivores, certains sauvages, d'autres domestiqués, paissaient en paix, fut la seule vue qui s'offrit à Leër. Malgré cette simple monotonie, Leër n'en était pas moins ravie. La sensation du vent chaud chargé de la poussière du voyage rapportait en elle un calme qu'elle n'avait plus ressenti depuis qu'elle avait été rejointe par les soldats. Prise d'un élan d'optimisme, elle voulut questionner le conducteur, mais ce dernier s'avéra presque aussi peu loquace que ses compagnons, jusqu'à ce qu'elle parvienne à lui arracher la raison pour laquelle il lui avait proposé de le rejoindre:

«Notre commandant nous a ordonné de vous faire monter afin que vous puissiez voir la grandeur de notre capitale.

- Je vais y séjourner pendant plusieurs années. Ne vais-je pas avoir l'opportunité de le faire tout mon soûl?

- Pas de cette manière. Notre capitale n'est comparable à rien de ce que vous avez pu voir dans votre *royaume*» dit-il avec, dans la voix, l'expression d'une admiration qui faillit provoquer un frémissement des lèvres et des paupières de Leër. «L'architecture Oktari est la plus belle des architectures qui soient, et l'architecture de notre capitale est la plus belle des architectures de notre peuple.»

Ne voulant pas provoquer le moindre froissement dans l'esprit du soldat, Leër se força à un simple hochement de tête. Avec ce qu'elle avait appris durant ses années d'apprentissage et ce qu'elle avait pu voir du pont qui servait de passage frontalier entre les deux Royaumes, Leër ne doutait pas de la magnificence qui allait bientôt se dévoiler à elle. Malgré cela, une brève sensation de déplaisir commença à germer en elle. Il était tout à fait attendue qu'une personne qui avait choisi de dédier sa vie au service de son peuple le place au-

dessus des autres peuples. Cependant, la manière dont le conducteur avait exprimé ses pensées allait au-delà de la simple manifestation d'une supériorité. C'était comme si la simple mention de son peuple avait créé en lui cette profusion de plaisir et d'absolue certitude qui ne se trouve normalement que dans l'assurance excessive qu'ont les fanatiques pour le cœur de leur foi. Face à cette constatation, Leër eut soudain l'envie de demander au conducteur de ralentir légèrement la vitesse de leur véhicule afin qu'elle puisse retourner à l'intérieur de l'habitacle, mais elle s'en empêcha. Bien qu'elle ne voulait pas devenir une source de divertissement pour le meneur, elle était tout de même curieuse des raisons pour lesquelles le meneur avait reçu pareil ordre. De plus, si jamais elle refusait de se prêter à ce jeu, elle était certaine que l'Oktaro à sa gauche ne manquerait pas de signaler son attitude à son supérieur, ce qui pourrait très facilement être perçu comme une attitude réfractaire envers ce qui, visiblement, représentait la fierté de tout le royaume Oktaro. Elle n'avait pas le choix que d'endosser ce rôle qui lui avait été attribué, et ce qu'importe l'effet que pourrait avoir sur elle l'architecture de la capitale. Que cela lui plaise ou non, elle allait devoir donner l'impression de l'émerveillement.

À son côté, le meneur de la diligence, semblable à un enfant que l'approche d'une fête longtemps attendue fait frémir, se mit à remuer sur la banquette qu'ils partageaient tous deux. Tournant subtilement la tête dans sa direction, Leër eut un instant l'écho de paroles qu'elle avait à plusieurs reprises entendues durant les années précédentes, que la proximité avec les Oktaros créait parfois une émotion qui devait à tout prix être tue lorsque l'un d'eux était présent à ses côtés, que ces êtres pouvaient, de par leur morphologie, donner l'impression de se tenir à côté de jeunes enfants. Les traits ronds de leurs visages, la proportion légèrement plus importante que leurs yeux y tenaient, leur bouche pulpeuse qui rappelait les fruits gorgés de soleil, la fragilité toute relative de leur corpulence, tout cela pouvait générer, chez ceux qui n'y étaient pas accoutumés, un mouvement instinctif de tendresse protectrice envers eux. Mais cela devait être contenu. Absolument. Aussi Leër se mordit-elle l'intérieur de la joue afin de contrôler le petit rire amusé qui avait failli germer sur ses lèvres et dirigea son regard vers l'horizon que le conducteur ne semblait pas vouloir quitter des yeux. C'est alors qu'elle comprit pourquoi il lui avait été demandé de prendre place ici.

Car dans la clarté limpide de cette après-midi, entre la terre qui éblouissait d'or et le ciel qui baignait la surface d'un indigo précieux, telle une oasis de nacre illuminant le monde d'une fraîcheur éternelle apparut la grande ville de Jikiol-Hel, et dans sa présence la sensation d'une sorte de *théophanie* s'imposa dans toutes les fibres de Leër, lui retirant la parole, l'ouïe et

le temps pour ne lui laisser que ses yeux et les vrombissements de son coeur comme seuls guides sur ce chemin vers la béatitude.

Les murs, falaises monumentales qui se présentaient au voyageur dans toute la grandeur de leur perfection immaculée, scintillaient à la manière des cataractes qui jaillissent du coeur même des montagnes et dominaient la plaine comme le soleil domine la vie, effaçant leurs ombres de toute la clémence que leur clarté leur promulguait, invitant quiconque à venir à leurs pieds pour s'y blottir et renaître. Taillées à mêmes ces remparts bienveillants, des cohortes de soldats en armure de cuir, lance et bouclier en main, montaient une garde sans repos, dans leurs orbites des gemmes azur ou flavescents qui captaient la moindre once de lumière pour la restituer au devant d'eux comme des centaines de phares dressés au front d'une mer depuis longtemps domptée et pourtant toujours vaillante. Au-dessus d'eux, sur le chemin de ronde qui ceignait le mur telle une couronne un roi, des loges par dizaines ornées de pyramides de bois surmontées par des bassines à l'éclat cuivré servaient de casernes pour les veilleurs, reproductions fidèles bien que de taille plus modeste des géants de pierres d'en-dessous, et chacune d'entre elles, bien que sous de nombreux aspects similaires à toutes les autres, possédait un détail, une forme, un reflet, un travail particulier du grain qui n'appartenait qu'à elle et qui leur donnait cette unicité de forme propre aux nuages chargés de foudre. Tout ensemble, cette construction rayonnait d'une aura d'assurance et de bienfaisance que Leër n'avait jamais ressentie autre part que dans les offices propres aux manifestations les plus désintéressées de la charité, et tandis qu'elle s'en approchait, elle pouvait sentir en elle l'impression que face à elle se dressait ce qu'elle avait perdu depuis ce jour durant lequel elle était devenue orpheline: un lieu qu'elle pourrait enfin appeler son foyer.

«Vous comprenez maintenant pourquoi notre commandant voulait que vous preniez place à côté de moi» lui dit le conducteur, et prisonnière de cette manifestation onirique qui se déployait chaque instant plus grande et plus belle, Leër ne put que hocher la tête, car dans ce monde dans lequel elle entrait, les mots ne semblaient ne plus avoir d'importance, éclipsés par la plus généreuse manifestation de la nature que l'art pouvait produire.

Pourtant, lorsque, arrivé à moins d'une centaine de mètre de cette muraille si affable, les parois se scindèrent en deux battants d'un portail qui, l'instant d'avant, avait semblé ne pas exister, l'ambassadrice ne put contenir une exclamation de née de la stupéfaction, car derrière ce qui avait été l'instant d'avant l'exemple le plus parfait de l'alliance entre d'ingénierie et la nature se dévoila ce qui usurpa à jamais ce titre. Où que se posa ses yeux, tout n'était que

stupéfaction, une impossible compréhension de la maîtrise d'un art portée jusqu'à son apogée. Ce qui, à défaut d'autre mot, ne pouvait être désigné que par le terme de construction, vibrait de cette force de vie que seule la nature parvient à insuffler à tout ce qui naît d'elle; les murs, tantôt semblables à l'écorce d'un arbre, le déluge d'une pluie d'été, le brouillard qui plane à la surface du monde au début des jours de canicule, le balancement des fleurs d'un champ aux premiers jours d'un printemps gourmand et d'autres, bien d'autres choses encore, composaient le tableau merveilleux qui défilait au rythme des roues de la diligence, car de part et d'autre de l'avenue tranquille, dans les recoins des ruelles lointaines, tout n'était qu'expression d'une symbiose indescriptible entre le vivant et le minéral. Chaque bâtiment, depuis ses fondations jusqu'à sa toiture, dans la forme de ses ouvertures, dans la rotondité de ses angles, était semblable à une vie, unique et mouvante, invitait Leër à sauter du véhicule pour y poser la main et y sentir les courants qui les parcouraient comme l'amoureux le fait sur la poitrine de l'être aimé. Elle voulait coller son oreille sur les pierres, y passer son doigt pour le porter à sa bouche afin de découvrir les arômes qui pouvaient fleurir d'une pareille union, et marcher, simplement marcher dans chacune des rues, dans chaque chemin pour se repaître de ce spectacle qu'elle n'avait jamais même imaginer un jour pouvoir contempler car rien, absolument rien n'avait pu, dans le Royaume de la Haute-Seigneurie, la préparer à une telle réalité.

Cependant, dès son premier mouvement pour descendre de la diligence, la main du conducteur vint se poser sur son épaule:

«Désolé Dem Iss Ruy, mais j'ai pour ordre de vous conduire immédiatement au quartier où se trouve votre ambassade.

- Cela ne prendra qu'un instant» dit-elle tout en tentant de forcer son départ, mais encore une fois, la poigne du conducteur l'en empêcha.

«Je ne pense pas que ce soit une bonne idée» et dans le ton que l'Oktaro employa, Leër sentit un fragment d'une émotion qu'elle ne parvint pas à comprendre. Qu'impliquait-il par ses paroles? Pourquoi cela ne serait-il pas une bonne idée de toucher ce qui était à la portée de tous?

«Je vous en prie, Dem Iss Ruy. Vous aurez tout le temps de vous adonner à la découverte de notre capitale lorsque vous aurez reçu les informations adéquates au sujet de notre cité et de notre peuple. Pour le moment, je vous demande de bien vouloir me faire confiance.»

À contrecœur, Leër reprit place sur la banquette, mais sans l'euphorie qu'elle avait

ressentie. Cette impossibilité qui lui avait été imposée avait brisée en elle la passion dont elle avait été envahie. À la place, un sentiment bien plus froid s'était mis à grandir dans sa conscience. Qu'avait-il bien pu vouloir dire? Elle voulut lui poser la question, mais elle sentit que le moment n'était pas venu, que même si elle l'interrogeait, elle n'obtiendrait aucune réponse, rien qu'un silence lourd qui renforcerait encore plus son déséquilibre.

C'est alors qu'elle sentit que quelque chose manquait, que quelque chose aurait dû être là mais ne l'était pas.

Mais quoi...?

Que pouvait-il manquer dans une cité aussi parfaite que celle-ci?

Soudain, la réponse éclata dans son esprit, aussi claire que si elle lui avait été soufflée au creux de l'oreille.

L'avenue était déserte.

Où étaient les habitants qui auraient dû peupler ce paradis?

Leër leva les yeux, fouilla son environnement à la recherche de ceux qui auraient dû déambuler tout autour d'elle et l'accueillir parmi eux, et elle les trouva, ou plutôt, elle remarqua des traces de leur présence, subtiles, lointaines, dissimulées derrière les persiennes et les volets entrouverts qui scrutaient le passage de la diligence comme si elle avait contenu un pestiféré ou un condamné à mort.

«Pourquoi les habitants sont-ils rentrés chez eux?» se hasarda à demander Leër.

«Je suis désolé, Dem Iss Ruy, mais je ne peux pas répondre à votre question» lui répondit le conducteur d'une voix plus basse qu'auparavant, comme s'il voulait que seule elle puisse entendre ses paroles. «Sachez seulement que mon maître savait que cela arriverait, et qu'il répondra à toutes vos questions lorsqu'il vous rencontrera, dans quelques jours.

- Et comment s'appelle votre... maître? Je pensais que vous faisiez partie de l'armée?

- J'en fais bien partie, mais...» commença-t-il avant de s'arrêter de lui-même de parler un instant. «Ce n'est pas à moi de vous parler de cela, Dem Iss Ruy. Sachez simplement que mon Maître est Seur Octy-Iden, et qu'il est très intéressé de discuter avec vous. Il m'a aussi demandé de vous dire qu'il s'est tenu au courant de votre parcours avec grande attention et qu'il espère pouvoir collaborer avec vous.»

L'Oktaro replongea alors son regard droit devant lui. Leër comprit que maintenant qu'il avait délivré son message, elle ne pourrait plus rien obtenir de lui. Pourtant, Leër bouillait

intérieurement. Elle voulait savoir. Savoir pourquoi les habitants semblaient se cacher d'elle? Pourquoi un officiel Oktaro était intéressée par elle? Et qu'avait-il voulu dire par *collaborer* avec elle? Qu'est-ce que cela impliquait?

Elle voulut se tourner vers le conducteur afin de tenter de lui soutirer plus d'informations mais alors qu'elle était en train de rassembler ses idées, le décor de la rue changea une nouvelle fois, les bâtiments hétéroclites aux façades qui semblaient presque en symbiose avec la nature avaient laissé la place à une architecture autrement plus étrange, tout en angles et en verre qui reflétaient la lumière, les formes et les couleurs comme si le monde avait plongé au plus profond d'un miroir. C'était comme si, en l'espace d'un instant, plus rien d'autre n'avait compté que d'effacer absolument toute frontière entre l'intérieur et l'extérieur, comme si plus rien n'avait d'importance que l'angularité et l'invisibilité.

«Quel est ce quartier?» demanda Leër.

«C'est le quartier le plus récent, une... tentative d'un *style* nouveau que certains membres de notre gouvernement ont voulu expérimenter» lui répondit le conducteur, et dans l'intonation qu'il avait utilisé pour le mot *style*, Leër comprit qu'il détestait ce lieu, que, pour lui, traverser cet espace était non pas une insulte, mais une torture.

«C'est... original» dit Leër afin de tenter de prolonger la conversation, mais l'expression du conducteur, sa lèvre supérieure tremblante et ses sourcils froncés furent la seule réaction qu'elle obtint. Elle n'avait besoin de rien d'autre. Elle comprenait. Comment une pareille construction avait pu se frayer un chemin dans l'esprit de membres d'un peuple qui était parvenu à créer bien plus que cela?

Depuis une zone d'ombre à la périphérie de son regard, Leër perçut un mouvement, comme une personne qui aurait été en train de s'éloigner. Elle tourna la tête vers la droite et capta, l'espace d'une seconde, une silhouette qui bifurquait dans une ruelle avant de disparaître. Il y avait donc bien des personnes qui se déplaçaient dans les rues. Même si elle n'en avait jamais douté, elle fut rassurée à cette pensée. Chez tous les peuples, dans toutes les cultures, l'apparition de la nouveauté provoquait très souvent une réaction instinctive de méfiance. Alors qu'elle habitait à Élavilin-Sud, elle en avait été témoin à plusieurs reprises. D'ici quelques jours, lorsque la nouvelle de son arrivée se serait dissipée et que le quotidien aurait repris sa place, la vie reprendrait son cours normal.

Oui, bien entendu. C'était cela que le conducteur avait voulu lui signifier sans vraiment lui dire. Il n'avait pas voulu lui jeter l'opprobre en exprimant explicitement ce point

afin de ne pas la froisser. Il n'y avait rien d'autre à penser. La fatigue du voyage avait très certainement pesé sur ses nerfs.

Leër sentit son corps se détendre à cette pensée. Tout allait bien. Dans quelques minutes, elle serait arrivée à l'ambassade de la Haute-Seigneurie, elle rencontrerait Atan Tov Mai Sokov, il l'accueillerait officiellement, lui présenterait ses futures fonctions et ce qu'il attendrait d'elle durant l'année à venir, et une fois qu'elle serait installée, elle pourrait sortir et explorer la ville, rencontrer ses habitants, découvrir la vie de Jikiol-Hel et enfin, enfin devenir ce qu'elle avait rêvé d'être depuis toutes ces années.

Sa nouvelle vie allait commencer.

Un nouveau mouvement sur sa droite, à tout juste quelques mètres devant la diligence, attira son attention et, instinctivement, elle concentra son attention sur ce point. Dans l'atrium recouvert d'ombre du bâtiment, un Oktaro s'éloignait en courant.

Une lumière éclatante engloutit le monde tout autour de Leër.

Leër sentit son corps être attiré sur le côté par le conducteur.

Puis un son.

Un hurlement.

Comme une bête que la mort déchire.

Et une chaleur immense. Totale.

Noir.